

le bonheur, la joie de cette maison, cela ne se peut pas; ses robes, ses domestiques, voilà sa vie; mon bonheur, ma joie, ma tranquillité, mes espérances, elle ne sait pas ce que cela veut dire. Je fais partie de sa vie comme celui de qui doit venir la fortune, je suis un des mille moyens de son oisiveté, de son inutilité, de son néant; au lieu d'être l'instrument de ma vie, c'est moi qui contribue à sa mort; dès que je lui demande de me suivre ou de m'aider, ses chiffons se dressent entre nous, et les misérables haillons de mousseline qui font sa joie nous séparent et nous divisent. Vous le voyez, une question grave se pose pour moi; elle nous quitte pour ses robes en me disant: non. Depuis le jour où elle a dit *oui* devant la loi, elle a dit *non* devant Dieu, l'engagement qu'elle a pris devant vous, monsieur, dit-il à M. Alais, devant vous qui lui parliez au nom du Dieu vivant, a été oublié; le rien a envahi sa vie, et je sens le désespoir et la mort venir à moi.

J'en ai horreur, et je crie aujourd'hui parce que je voudrais être sauvé, mais je sens qu'un jour viendra où je ne crierai plus, alors je ne sais pas ce qui se passera. Ce qu'elle a dit était peut-être raisonnable: garantir une partie de notre fortune; mais c'était féroce parce qu'elle l'a dit sans savoir, sans comprendre, sans écouter, elle a dit *non* sans savoir si elle me perdait ou si elle me sauvait; et, maintenant, au lieu d'être ici à nous entendre, à nous encourager ou à nous consoler d'une chose impossible, elle essaye une robe en me jetant ses bijoux à la tête.

Marjalet aimait trop de Lucay pour lui dire ce mot si cruel:

—Je vous l'avais bien dit.

Ce fut de Lucay qui lui dit:

—Vous aviez raison, Marjalet, je suis perdu.

(A suivre) JEAN LANDER



## HAINE ET PAIX



ON peut résumer la majeure partie de la littérature de guerre de M. Bourassa dans ces deux mots: *haine et paix*; haine à l'Angleterre, et paix avec l'Allemagne. Et toute cette littérature à soixante sous l'exemplaire est modestement présentée par son auteur au public canadien-français comme la plus fidèle interprétation de la pensée du Pape. "Est-ce une prétention exagérée, écrit M. Bourassa, dans *l'Avertissement* qui précède sa brochure *Le Pape, arbitre de la paix*, après avoir cité un assez long extrait de sa conférence à l'Université Laval de Montréal du 27 janvier 1915, est-ce une prétention exagérée de dire qu'à travers les négligences et les incorrections de forme d'une poussée oratoire tout improvisée, ce langage nous mettait d'accord, si mois d'avance, avec les principes et les méthodes que le Souverain Pontife devait suggérer pour rétablir la paix?"

Exagérée ou non, la prétention est là, bien nettement affichée, et peu modeste.

Pour nous, pauvre publiciste qui n'avons pu deviner en 1915 ce que dirait le Pape en 1917, et qui, encore aujourd'hui, n'avons rien trouvé qui puisse nous inspirer de la haine pour l'Angleterre dans les paroles du Pape sur la paix, nous nous demandons si le Souverain Pontife serait vraiment très fier de voir son auguste nom aussi intimement et aussi hardiment associé à celui de M. Morel, espion allemand, aujourd'hui en prison, et à celui de M. Bourassa, que le gouvernement canadien a dû réduire au silence dans l'intérêt de la paix du Canada. Nous nous demandons, de plus, comment M. Bourassa, qui s'érige en légat laïque du Pape chez nous, et qui se flatte d'être en parfait accord avec la pensée du Souverain

Pontife sur la paix et sur la guerre, peut faire accorder ses tirades haineuses contre l'Angleterre, qu'on trouve à maints endroits dans sa brochure *Le Pape, arbitre de la paix*, avec les très bienveillantes déclarations que faisait S. E. le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, au nom de son auguste maître, dans la lettre qu'il écrivait récemment à S. E. le cardinal Bourne pour féliciter l'Angleterre d'avoir arraché les Lieux Saints à la domination turque, et où le Pape se félicitait lui-même, par la voie de son secrétaire d'Etat, de voir la ville de Jérusalem aux mains d'une nation aussi éprise de liberté et de tolérance que l'Angleterre.

Mais, encore une fois, il ne nous est pas donné, comme à M. Bourassa, de lire la pensée du Pape deux ans avant qu'elle soit exprimée, et nous devons nous contenter, comme le reste des fidèles, d'en prendre connaissance dans les documents officiels qui émanent du Saint-Siège.

Aussi, nous sommes bien obligé d'avouer que, dans aucun des documents pontificaux sur la guerre, nous n'avons trouvé de jugement sur l'Angleterre comme celui que nous lisons à la page 18 du *Pape, arbitre de la paix*: "L'Angleterre a violé plus de droits nationaux que tous les autres pays d'Europe réunis. Par la force et par la ruse, elle a accaparé un quart des terres du globe; par la conquête, et surtout par la corruption et l'achat des consciences, elle a subjugué plus de peuples qu'il ne s'en est jamais, dans toute l'histoire de l'humanité, trouvé réunis sous un même sceptre". Il va sans dire, aussi, que le "fidèle interprète de la pensée du Pape" ne paraît pas s'être